

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 36

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189406>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

CAUSERIE

L'art exerce dans la vie une influence si heureuse en adoucissant les mœurs et en perfectionnant le goût qu'on a grandement tort de le négliger et de n'y voir qu'un luxe inutile. Si l'amour du luxe est le propre des natures vulgaires, le sentiment de l'art n'appartient qu'aux intelligences d'élite. Si je voulais citer ici des exemples à l'appui de ce que j'avance, il me faudrait citer tous les gens d'esprit d'une part, et de l'autre tous ceux qui étalent leur faste dans leurs demeures et sur leur personne. Je ne fais pas d'exception pour le beau sexe ; vous pouvez, à son goût, deviner du coup si vous êtes en présence d'une personne d'esprit, et, à son luxe, d'une femme vulgaire. On ne saurait trop recommander aux parents de chercher à développer chez leurs enfants le sentiment de l'art vrai, qui seul peut donner l'amour des belles choses.

L'art, ai-je-dit, exerce une si douce influence sur le cœur humain que je voudrais, par exemple, qu'on soignât un peu mieux la décoration de nos salles d'école et de nos temples. Ces murs blancs et froids rendent peu à peu les visages blêmes et les âmes froides. Tenez : je voudrais même qu'on décorât les murs des prisons. J'entends chacun se récrier, comme on se récrie à voir surgir une idée nouvelle. Et cependant que craindrait-on, je vous le demande, pour ne pas décorer les murs des prisons ? Redoute-t-on d'initier des malheureux aux beautés de l'art civilisateur ? On leur donne bien des leçons d'écriture et de lecture pour qu'ils puissent lire un jour de bons ouvrages ; à Neuchâtel, on va plus loin : on leur donne des leçons de dessin ; je le crois du moins, puisqu'on y fait de la lithographie.

Je reviens à mon sujet, qui est, je crois, l'art à l'intérieur de nos demeures et de nos édifices. Je mentionne, en passant, nos temples qui ne sont décorés qu'à l'extérieur, et pour faire remarquer que dans les pays luthériens on a commencé à décorer de statues les édifices qui servent au culte. Le temps est loin de nous où l'on craignait de voir les fidèles revenir aux faux-dieux.

Chez nous, l'influence de Calvin persiste. Notons encore que le culte catholique abuse et orne souvent ses églises avec un luxe qui est à l'antipode de l'art.

Passons, maintenant, à nos hôtels. Là, le luxe déborde dans les vastes salles à manger. L'or ruisselle aux plafonds, sur toutes les moulures et sur

toutes les parois. C'est, sans doute, pour plaire à messieurs les étrangers ; si on les consultait, je crois qu'ils préféreraient voir un peu moins d'or au-dessus de leur tête et qu'on leur en demandât moins au bas des additions. Quant aux cafés, l'influence de Paris a commencé depuis assez longtemps à nous gagner. Le *Conteur* a parlé jadis de la belle salle, style renaissance, du café du Nord, et de celui du *Grand-Pont*, ornés de médaillons dus aux pinceaux de MM. Bonnet et Hoffmann. La *Brasserie d'Aigle*, possède un fort beau fusain retouché à la gouache, reproduction un peu modifiée du *Rosenlaui* de Diday ; comme décoration, cela fait très bien. Quand j'aurai cité le Casino-théâtre, j'aurai tout cité.

Un autre genre d'ornementation qui me plait et que je nommerai intelligente, c'est celle des cartes de géographie. Je ne comprends pas que ce genre, si peu coûteux, soit si peu en vogue dans une ville comme Lausanne, où l'on ne trouve des cartes qu'au Café Vaudois et à celui de Bel-Air. Quel plaisir on aurait à avoir sous les yeux une carte de la Bulgarie, par exemple, où se passent de si curieux événements ; ou du Chili où sont tant de Vaudois. Je voudrais voir des cartes de géographie remplacer, dans toutes les villes du canton et même dans les villages, les images grossièrement enluminées ou les portraits souvent ridicules qu'on y trouve.

J. D.

Nous lisons dans une chronique agricole de France, les réflexions suivantes, qui auront sans doute quelque intérêt pour nos vignerons :

« Le mildiou fait son tour de France ; le mal a successivement gagné le Bordelais, le Beaujolais, la Bourgogne, le Centre ; tout est attaqué. Que deviendront les petits vins de Suresne et d'Argenteuil, qui, dans les meilleures conditions, ont une acidité suffisante et ne sont riches ni en alcool, ni en couleur ? Malheureusement, la grande majorité des vignerons de la banlieue ne veut pas croire à l'existence du mal. De pénibles déceptions les attendent, quand ils verront la piteuse mine de leurs raisins, après la chute des feuilles ; quand ils dégusteront leurs vins de l'année qui ne seront pas autre chose qu'une acidulée à peine rosée, d'une teinte grisâtre, ils se rendront à l'évidence. Mais alors, il sera trop tard. Le traitement recommandé ne serait cependant pas bien coûteux et il est des plus simples à appliquer. »

On recommande donc le mélange de lait de chaux

et de sulfate de cuivre, pour être projeté sur les feuilles de vigne au moyen d'un petit balai de bruyère.

On sait qu'il existe dans les traditions populaires un dicton pour chaque mois de l'année. Un journaliste publie à ce sujet cette spirituelle parodie :

Pour *janvier* : Lorsqu'un porc crie en janvier quand on le bat, c'est qu'il n'aime pas les coups. — Pour *février* : Si les cheminées fument à la Chandeleur, il y aura sûrement du feu au foyer. — Pour *mars* : Si le coq de bruyère se balance en mars sur les branches des chênes, les poulets n'en feront pas autant. — Pour *avril* : Quand la cigogne répare son nid à la Saint-Georges, c'est habituellement parce qu'il était endommagé. — Pour *mai* : En mai pluvieux, les bottes sont facilement mouillées. — Pour *juin* : Si les poules font beaucoup d'œufs, le coq aura été diligent. — Pour *juillet* : Si les puces tourmentent ton chien, tu feras bien de ne pas trop t'en approcher. — Pour *août* : Si les porcs se vautrent dans une mare, tu n'as pas besoin d'en faire autant. — Pour *septembre* : Lorsqu'un chasseur bat son chien le 7 du mois, c'est avec ou sans raison. — Pour *octobre* : Si la vigne et le houblon donnent une bonne récolte, il y aura beaucoup de gens ivres l'année prochaine. — Pour *novembre* : Quand le vent du Nord souffle le 1^{er} du mois, il continuera ou il s'arrêtera avant le 15. — Pour *décembre* : Quand tu entends la cloche de Noël, tu peux être sûr qu'on la fait sonner.

Etude sur les musiciens,

par un joueur d'orgue de Barbarie.

Tout en tournant la manivelle à l'ombre des grands arbres de la promenade, je regarde passer la foule et j'étudie les apparences extérieures des individus. Dans chaque profession, les exercices déforment le corps humain d'une certaine façon : en analysant ces déviations multiples, je suis arrivé à préciser sûrement le métier des gens qui défilent devant moi. Tenez, je vais vous dépeindre les signes plastiques qui caractérisent les musiciens mes confrères.

Le pianiste a la ligne des épaules qui penche constamment à droite. La nécessité de faire courir légèrement la main droite sur le clavier est la cause de cette difformité. Les bras pendent et s'allongent ; le bout des doigts touche les jarrets. L'excessive mobilité du poignet donne à la main un frémissement involontaire. La tête, par un mouvement brusque, rejette la chevelure en arrière et, avec le temps, les muscles de la face sont convulsés par des spasmes rapides.

Ces accidents sont exagérés chez l'organiste infortuné qui, dans son dur métier, est contraint de courir le long de son registre. De plus, l'habitude de s'asseoir à droite développe, de ce côté, les masses charnues dans des proportions tout à fait extravagantes.

Chez le violoniste, qui est obligé d'avoir le coude replié en dedans, l'omoplate gauche devient énorme et saillante, tandis que la droite est faible et ren-

trée. La tête penche sur l'épaule. Phénomène physiologique très curieux à constater, le violoniste devient toujours sourd de l'oreille opposée à celle qui est appliquée sur son instrument.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que le violoncelliste a les jambes en manche de veste, tout comme un simple tailleur allemand ; qu'il est cagneux, avec les pieds en dedans, et qu'il porte l'épaule gauche en avant. Il est cependant une particularité qui vous touchera : l'étude soutenue du violoncelle fait tomber les cheveux.

Comme s'il ne suffisait pas qu'il eût l'épaule droite difforme et la tête tombant sur la poitrine, le basson est l'homme du monde le plus triste et le plus sombre. Pourquoi ? On n'en sait rien encore.

Le hautboïste se distingue par son air pincé. Forcé de faire une provision d'air qu'il maintient dans les réservoirs buccaux sans la dépenser trop vite, le sang lui monte à la tête et il est enclin à la congestion. Il ne peut, sans danger, travailler plus de deux heures par jour.

La flûte a la lèvre supérieure gonflée, comme piquée par une guêpe, et qui s'avance en biseau, les yeux démesurément écarquillés et arrondis. Vu de dos, le flûtiste tourne les hanches deçà et delà, avec un mouvement qui lui appartient en propre.

La clarinette a la lèvre supérieure extraordinairement allongée, mais aplatie, et les yeux se fendent à la chinoise. Comment se fait-il que ce pauvre diable d'instrumentiste devienne si souvent aveugle ? Cette question s'adresse au savant.

La grosse caisse est bon enfant et grand joueur de piquet, comme nous l'avons constaté un soir chez G. Duprez. L'illustre maître faisait répéter un morceau de sa composition et la grosse caisse avait à compter soixante pauses. Il dormait à demi en murmurant ses temps, mais après quelques minutes, il s'écria : « Vingt-sept ! vingt-huit ! vingt-neuf et soixante ! » et il tapa un coup formidable sur sa caisse.

On sait que M. Chevreul, dont on vient de fêter si brillamment le centième anniversaire, et dont les journaux ont tant parlé ces jours-ci, n'a jamais bu, de sa vie, ni vin, ni autres spiritueux, et que cet illustre vieillard attribue en partie sa longévité au régime absolument sobre qu'il a toujours suivi. Le *Voltaire* fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Ce n'est pas M. Chevreul qui, au sortir de l'arche, eût eu l'idée de planter la vigne et d'en faire du vin, puisqu'il n'en a jamais pu boire, ce qui me surprend du reste véhémentement, adorant pour mon compte sabler la liqueur de rubis que les Anglais nous envient.

Au banquet de l'Hôtel-de-Ville, M. Goblet, ministre de l'instruction publique, oubliant sans doute la sobriété légendaire du héros de la fête, voulut lui faire ce qu'on appelle vulgairement une douce violence. A la fin de son discours, empreint de son affabilité, de sa courtoisie habituelles, il obligea doucement le centenaire à lui faire raison, le verre en main.

« Je porte, a-t-il dit, un toast à la santé de M. Che-